

L'idée de Dieu chez Ahmadou Kourouma et Calyxthe Beyala: une étude comparée

Ndongo Kamdem Alphonse
University of Uyo, Nigeria

Abstract

*As a communicator, the writer must abstain from a sort of euphoric writing that lays emphasis on the obscene, without derision, and this, at the expense of the spiritual life. Man is made of spirit and flesh, obviously. One cannot satisfy the body while 'killing' the spirit, nor the spirit at the expense of the body. Happiness derives from the perfect balance between the physique and the spirit, and far from being a bet, it is the duty of humans to work to attain this equilibrium, both from Christian and Islamic perspectives. This article examines not only the semantic implications of the titles of Kourouma's and Beyala's *Allah n'est pas obligé* and *Seul le diable le savait*, but also how the 'neglect' of God (that starts with the titles), 'flown at half-mast', automatically leads man to 'shirk' and *carpe diem*, without morality and without hope.*

Keywords: Body, spirit, semantic implications, shirk, *carpe diem*

Résumé

En tant que communicateur, l'écrivain doit se garder de verser dans une sorte de jubilation de la parole qui mette en relief l'obsène, sans dérision, et ce, au mépris de l'esprit. L'homme est un être psycho-somatique, cela va de soi. On ne peut pas satisfaire le corps en "tuant" l'esprit, ou l'esprit en "tuant" le corps. Le Bonheur de l'homme vient sans doute de l'équilibre entre les deux: le corps et l'esprit. Et loin d'être un pari, il est du devoir de l'homme de travailler à atteindre le bonheur, tant dans l'optique biblique que dans l'optique quranique. Cet article se propose d'examiner non seulement les implications sémantiques des titres Allah n'est pas obligé et Seul le diable le savait de Kourouma et de Beyala, mais aussi comment la mise en berne de Dieu (qui commence à partir des titres) conduit automatiquement l'homme au 'shirk' et au 'carpe diem' sans morale et sans lendemain.

Mots clés: Corps, esprit, implications sémantiques, shirk, carpe diem

Introduction

En tournant le dos au mythe, la littérature (ici, la prose essentiellement) n'a pas seulement abandonné sa quête verticale avec ses grandes questions existentielles (Qui sommes-nous? D'où venons-nous? Où allons-nous? Comment les choses en sont-elles arrivées à être telles qu'elles sont? Qui est le maître de notre destin? etc.), elle a surtout pris une nouvelle forme, le roman, avec ses préoccupations horizontales et ses tentatives de reconceptualisation de l'existence. La littérature serait ainsi passée de la quête du sacré (Dieu) à la quête du profane; de la quête du méta-physique à la quête du physique, une dégradation qui va (sur le plan littéraire) du mythe au roman (Strauss 106).

Dans cette quête effrénée d'un bien-être ou d'une alternative sans Dieu, l'homme, désormais "nu et seul sur sa planète voyageuse"¹, se crée un nouveau paradigme existentiel où il s'érige comme maître de son destin. Du même coup, il repense Dieu et le "ramène de la transcendance à l'immanence, aux dimensions mêmes de l'humanité connaissant des limites au lieu d'être omnipotent, omniscient, omniprésent"(Aroga 206). On sait ce qu'en a dit Camus: au silence de Dieu il faut opposer un silence méprisant. "Que m'importe l'éternité?" (30), se demande-t-il. Chez Sartre, l'homme est un être de situation, et il négocie son destin à chaque instant, car "l'existence précède l'essence", l'homme sans Dieu étant devenu un sur-homme.

L'idée de Dieu chez Kourouma et Beyala n'est pas loin de ces visions camusienne et sartrienne du monde, avec des oeuvres qui attribuent à Dieu des caractères humains avec tout ce que cela comporte d'errements et de faiblesses. Les titres *Allah n'est pas obligé* de Kourouma et *Seul le diable le savait* de Beyala, à eux seuls, "fonctionnent comme des condensés de programmes narratifs, anticipant et laissant préfigurer" (Hamon 150) l'idée de Dieu chez ces deux auteurs. Ces titres sont-ils des choix conscients, ou des labels placés à la hâte? Quelles en sont les implications sémantiques et leur portée, eu égard à (l'idée de) Dieu et sa place dans l'économie de ces deux textes? Cet article se propose d'examiner trois éléments essentiels: les implications sémantiques des titres des deux ouvrages sus-cités, le 'shirk' et le 'carpe diem' comme conséquences de la mise en berne de Dieu.

Implications sémantiques des titres

On sait que Calyxthe Beyala, après avoir publié son roman sous le titre initial (*Seul le diable le savait*) a, par la suite, changé ce titre pour proposer *La négresse rousse*. Pourquoi? Seul Dieu le sait, car le contenu des deux éditions est le même. Seul: qui se trouve être sans compagnie. Qui a peu de relations avec d'autres personnes. Solitaire. Unique. Sans aide. Autonome. Sans rien d'autre que ce qui est mentionné. Exclusivement, rien que, simplement, uniquement. Esseulé, solo². On est seul, soit par privilège, soit par abandon. Le titre de ce roman de Beyala implique que le diable est doté d'un savoir exclusif, un savoir ou une connaissance qu'il ne partage avec personne, puisqu'il est seul à le/la posséder. L'adjectif 'seul' exprime donc un privilège.

Dieu est d'emblée écarté de ce champs de connaissance où seul est installé le diable, bien que l'un soit le créateur de l'autre. Dans ce nouveau paradigme où la créature en sait plus que le créateur, Dieu ne peut être considéré que comme un être marginal, un outsider relégué à la périphérie et dans

son "ignorance". Car si seul le diable le savait, cela implique que Dieu ne le savait pas, qu'il l'ignorait, qu'il est déchu de son piédestal d'omniscience au profit du diable qui, lui, 'savait' seul. Ce déplacement de paradigme ne va pas sans conséquence sur la vie de l'homme qui, désormais, voue son culte au diable plutôt qu'à Dieu. C'est du reste le (nouveau) rapport paradigmatique qui existe entre l'homme et le diable dans ce roman de Beyala: il est son (nouveau) maître.

Un personnage de ce roman proclame d'ailleurs être le diable ["Mais je suis le diable" (96)], et fait étalage de ses pouvoirs magiques à la grande surprise d'une foule qui le redoute ou le craint selon les penchants des uns et des autres. Dans cette optique beyalienne, l'homme est désormais dans un monde sans Dieu, affichant à l'égard de son créateur une "attitude désinvolte..., ce qui est une façon de l'exclure de nos affaires, en somme de le nier" (Towa 152). Selon le narrateur, les habitants de Wuel, dans *Seul le diable le savait*, implorent "en vain un ciel qui n'offrait plus rien" (13). Il ne leur reste plus qu'une terre "dont la splendeur et la lumière ... parlent sans relâche d'un Dieu qui n'existe pas"(Camus 56).

La chambre de l'Etranger (le personnage qui proclame être le diable) est du reste décorée d'"icônes représentant le diable, avec sa longue queue, ses cornes"(97), preuve, s'il en est, qu'au centre de la vie de l'homme, à Wuel, se trouve non pas Dieu, mais le diable, seul. Un personnage tient d'ailleurs le diable responsable des imperfections naturelles de la femme:

Le diable seul sait pourquoi la femme a été créée avec de tels défauts (136).

Poussant l'audace plus loin, le narrateur soutient que Dieu, ou l'idée de Dieu, n'est qu'un vœu pieux entretenu par les esprits rusés pour adoucir les mœurs:

L'existence d'un Dieu (entre nous hypothétique), n'est qu'un instrument pour rassurer les esprits faibles (144).

Seul le diable le savait. Le diable savait seul ce que Dieu (dont l'existence est hypothétique selon le narrateur de ce roman de Beyala) ne savait pas. Dieu ignorait (donc) ce que le diable savait (seul). Par conséquent le diable en sait plus que Dieu, et a supplanté Dieu dans l'arène de l'omniscience. Aussi le diable occupe-t-il, tout au moins dans la vision de Beyala, la place de Dieu, au point de savoir (seul) pourquoi la femme a été créée (et par qui?) avec tant de défauts. Telles sont, pour moi, les implications sémantiques du titre *Seul le diable le savait*. Par ce titre, Beyala attribue "des droits et des qualités du créateur à une créature"(Moujahid 15). Et si l'homme, par essence subordonné à Dieu, s'arroge la liberté et le droit de 'dépouiller' Dieu, son créateur, de ses attributs et de les attribuer à une créature (le diable qui, par ce fait, s'en trouve sublimé), qu'a-t-on d'autre à attendre de Dieu sinon l'abandon? Allah peut-il (toujours) être obligé après un tel geste de lèse-majesté de la part de l'homme?

Obliger: contraindre ou lier quelqu'un par une obligation. Mettre quelqu'un dans la nécessité de faire quelque chose. Astreindre, forcer. Obligé: qui résulte d'une obligation ou d'une nécessité;

indispensable, obligatoire. Obligation: ce qui contraint une personne à donner, à faire quelque chose. Lien moral qui assujettit l'individu à une loi religieuse, morale ou sociale. Devoir. Allah peut-il être obligé?

La voix passive, engagée traditionnellement par l'auxiliaire copulative 'être' et le participe passé du verbe en procès, implique, dans la terminologie d'A. G. Greimas, au moins deux "actants": un agent et un patient; celui qui agit et celui qui subit l'action.

Dans tous les cas de figure, l'agent (le complément d'agent) est toujours en position de force, de décideur, de dominateur. L'action dépend de lui et il impose sa loi au patient. C'est lui le magister dans la chaîne paradigmatique. Sur le schéma actantiel proposé par Greimas, l'agent occuperait la position de destinataire, et le patient, celle de destinataire.

Dans le titre *Allah n'est pas obligé*, c'est Allah (Dieu en Arabe) qui est le destinataire, le receveur, le patient. Même si Allah n'est pas obligé, il occupe tout de même, dans cette construction, la position de patient; celle de l'agent étant réservée à une entité qui n'est pas nommée. Allah n'est pas obligé: par les hommes ou par l'homme? L'homme semble être l'agent implicite dans ce titre de Kourouma; il y a donc changement de paradigme, l'homme agissant et Allah subissant; Allah reculant devant ses responsabilités et laissant l'homme se débrouiller comme il peut pour être 'heureux'.

Allah n'est pas obligé: cela veut dire qu'il peut manquer à sa promesse, se jouer de l'homme, se détourner de lui sans raison, changer d'idée. Birahima nous dit d'un ton ironique, dans le dernier roman (inachevé) de Kourouma (*Quand on refuse on dit non*), qu'"Allah en Côte-d'Ivoire a cessé d'aimer ceux qui sont obséquieux envers lui" (31). Or, une appréciation quranique du titre et du texte de Kourouma nous révèle plutôt le contraire: Allah s'est prescrit à lui-même l'obligation de récompenser équitablement tant les croyants que les mécréants, chacun selon ses œuvres:

Respectez mon alliance et je respecterai la vôtre (2:40). Allah tient toujours à sa promesse (2:80). J'exauce l'appel de celui qui m'invoque. Qu'ils répondent à mon appel et qu'ils croient en moi (2:186). Chacun recevra le prix de ses actes, sans que personne ne soit lésé (2:281).

Autrement dit, il existe entre Dieu et l'homme un contrat de confiance: si l'homme répond à l'appel de Dieu et se soumet à Lui, il recevra le prix de sa soumission. Par contre, s'il se rebelle et "sème le désordre sur terre, ceux-là sont les vrais perdants" (2:27). "Allah n'entend pas léser les hommes" (3:108). A chacun les fruits de ce qu'il aura semé. Fanta, la compagne de voyage de Birahima dans *Quand on refuse on dit non* rétorque du reste au jeune garçon que "...l'omniprésent au ciel, Allah, n'agit jamais sans raison" (38). Allah peut-il donc être obligé? Et par qui? Y a-t-il une force qui puisse se placer au-dessus de Lui et 'l'obliger', le contraindre? Le Quran soutient qu'il s'est prescrit à lui-même l'obligation d'être juste envers les croyants aussi bien qu'envers les mécréants. Dans cette perspective quranique, le rapport paradigmatique n'est pas inversé, la pronominalisation du

verbe prescrire (“Allah s’est prescrit...” (6:12) faisant de l’agent le patient, et aucune force n’est placée au-dessus de Dieu.

Si “Allah n’est obligé d’être juste dans toutes ses choses ici-bas” comme le soutient Birahima (223), cela veut dire qu’il peut décider d’être injuste envers l’homme; qu’il peut décider d’être indifférent à son sort, par mépris ou cynisme. Or, ses attributs le présentent, entre autres, comme le Tout-Miséricordieux, le Grand Pardonneur, l’Indulgent, l’Accueillant au repentir, le Généreux par excellence, Celui qui donne sans compter, le Grand bienfaiteur, le Charitable, le Bienveillant, le Juge (selon le Quran). Peut-on associer l’idée d’injustice à un être doté de tous ces attributs, un être qui “assure la victoire de la cause juste et la défaite de l’injustice” (Quran 8:8)? Allah dit dans le Quran:

Chacun sera rétribué selon le degré de son action, et ton Seigneur n’est pas inattentif à ce que les hommes font (6:132). Les pesées se feront en toute équité (7:8). Allah n’est pas injuste envers ses sujets (8:51). Nous n’avons jamais sanctionné injustement (26:209). Chacun recevra le prix exact de son œuvre (39:70). Tout Malheur qui vous arrive est la conséquence de vos propres erreurs (42:30).

Or, Birahima commence le récit de ses aventures au Liberia et en Sierra Leone par un *mea culpa*:

J’ai tué beaucoup de gens avec kalachnikov...et me suis bien camé avec Kanif et les autres drogues dures (11)...moi j’ai tué beaucoup d’innocents (12).

Certes, le récit ne dit rien sur le sort réservé à Birahima. Il est un enfant de ‘dix ou douze ans’ (10), et il a fait la guerre au Liberia et en Sierra Leone comme enfant malgré lui. L’âge peut donc jouer en sa faveur dans le décompte des péchés. Mais que dire de Yacouba, son oncle et guide, féticheur à temps plein, et de tous les autres acteurs de la guerre qui tirent profit du chaos qu’ils entretiennent? Allah est-il obligé? De surcroît lorsqu’on trempe dans toutes sortes de péchés, y compris celui de lui associer des partenaires?

Shirk et blasphème

Littéralement, le mot *shirk* en Arabe signifie associer un partenaire à Dieu, c’est-à-dire la déification ou l’adoration de toute autre entité en dehors de l’unique Dieu. Ce qui est un crime impardonnable tant chez les Chrétiens que chez les Musulmans. Dieu dit dans Exode 20:3: “Tu n’auras point d’autres dieux devant ma face”. L’évangile de Matthew (2:31-32) va plus loin dans cette injonction:

Toute espèce de péché et de blasphème sera pardonnée aux hommes, mais le blasphème contre l’Esprit ne sera pas remis. Et quiconque aura dit une parole contre le Fils de l’homme, cela lui sera remis, mais quiconque aura parlé contre l’Esprit Saint, celui-là ne lui sera remis ni en cet âge, ni en l’autre.

Nous retenons par ailleurs que personne ne peut servir deux maîtres à la fois: “Vous ne pouvez servir Dieu et Mammon” (Matth. 6:24).

La position du Quran est autant claire sur ce sujet: Allah peut pardonner à qui Il veut tout autre péché sauf l'idolatrie ou l'association (à Lui d'un partenaire). “Nassociez ...pas à Allah de faux dieux alors que vous êtes bien informés” (2:22).

Dès le début du récit dans *Allah n'est pas obligé*, un personnage étrange nous est introduit, Balla le sorcier. “Il avait le cou, les bras, les cheveux et les poches tout plein de grigris”(16). Or, qu'est-ce qu'un grigri, sinon une amulette ou un talisman contre les mauvais sorts? Ce qui est de l'idolatrie, un péché majeur en Islam. Tout pouvoir est entre les mains de Dieu et le fidèle n'a besoin que de prières et de supplications pour bénéficier de la protection divine. Le féticheur propose à l'homme des grigris qui sont supposés le protéger, attribuant ainsi à des objets (eux-mêmes inconscients, selon le Quran) des pouvoirs que seul Allah détient. Par ailleurs, à aucun moment le sorcier Billa n'est tourné en dérision, dans ce récit. Au contraire, il est sublimé par sa communauté qui le craint, et c'est un tel individu que la famille de Birahima, musulmane, sollicite pour désenvouter sa mère malade (16-20). Après tous les sacrifices que sa science de féticheur lui indique, Balla le sorcier ne peut venir à bout du mal dont souffre la mère de Birahima. Celui-ci attribue cet échec à l'indifférence d'Allah et des mânes des ancêtres. Ce qui, en Islam, est le comble du shirk:

Les sacrifices, c'est pas forcé que toujours Allah et les mânes des ancêtres les acceptent. Allah fait ce qu'il veut; il n'est pas obligé... les mânes font ce qu'ils veulent; ils ne sont pas obligés...(21)...Le Tout-Puissant du ciel s'en fout, il fait ce qu'il veut...(31)

Ce partage de pouvoir entre Allah et les mânes des ancêtres est, dans l'optique islamique, un péché impardonnable. “Adorez Allah sans rien Lui associer”(4:36), soutient le Quran. “Allah ne pardonne jamais qu'on lui associe de fausses divinités” (4:116).

Le deuxième personnage de ce texte, illustre dans l'art de la déception, est Yacouba, le guide de Birahima. Il prend la décision de quitter le calme de la Côte-d'Ivoire pour risquer sa vie dans des zones ravagées par la guerre pour un seul mobile: l'argent. Et il compte l'obtenir par des moyens peu recommandables: il est faux-monnayeur et vendeur de fétiches (42-43). Yacouba sera le bienvenu dans ce genre de bordel où les gens ont besoin de grigris pour se bercer d'illusions au front de guerre. Il faut se rappeler que Yacouba est un musulman, “multiplicateur de billets et aussi devin et marabout fabricant d'amulettes”(38), une alliance des contraires qui font de lui un mécréant en Islam. L'appât du gain facile est donc le mobile de son départ pour le Liberia, au grand dam de sa foi musulmane:

Tiecoura (Yacouba) était pressé de partir parce que partout tout le monde disait qu'au Liberia là-bas, avec la guerre, les marabouts multiplicateurs de billets ou devins guérisseurs ou fabricants d'amulettes gagnaient plein de dollars américains (38).

Chemin faisant, Tiecoura fait comprendre au jeune Birahima que leur voyage est parsemé de mauvais présages des chouettes et autres oiseaux de mauvais augure, mais qu'avec ses prières et ses

incantations de sorcier, ils avaient la protection d'Allah, mais aussi de l'âme de la défunte mère de Birahima (44-6). A chaque mauvais présage," Tiecoura a crié beaucoup de nombreux bissimilahi et a prié longtemps et longtemps avec des sourates et beaucoup de prières de féticheur cafre" (47). 'Cafre' vient de l'Arabe 'Kufar', qui signifie mécréant. Tiecoura est (-il) donc à la fois croyant et mécréant (?).

Au, Liberia et en Sierra Leone, Tiecoura se fait recruter par différents chefs de guerre. D'abord Papa le bon qui "fut très heureux de rencontrer Yacouba, très heureux d'avoir un grigriman, un bon grigriman musulman" (74). Puis, après la mort de Papa le bon, Yacouba, malgré l'inefficacité avérée de ses fétiches (95), se fait recruter par un autre chef de guerre qui "avait déjà un grigriman féticheur. Mais c'était pas un grigriman musulman" (106). Or, le credo islamique proclame l'unicité d'Allah qui seul détient tout pouvoir de protection et de rétribution. De là à avoir recours aux grigris comme alternative et source possible de protection, c'est proclamer une chose et son contraire. C'est se fonder "kafir (unbeliever), mushrik (one who associate others with God...or dahriyah (an atheist) (Ahmad 56) [kafir (mécréant), mushrik (celui qui associe des partenaires à Dieu))...ou dahriyah (un athée)-Notre traduction].

Chez Calyxthe Beyala, le shirk est étoffé de propos blasphématoires. Outre le fait de substituer le diable à Dieu, au point de prendre l'un pour l'autre, Beyala se donne parfois la liberté d'interroger l'omniscience et l'omnipotence de Dieu. "L'attitude qu'affiche l'auteure à travers son procès blasphématoire du divin et du sacro-saint oscille entre désinvolture et irréligiosité, libertinage et athéisme, enfin, scepticisme et amoralisme" (Asaah 159).

Déjà dans son premier roman, *C'est le soleil qui m'a brûlée*, le narrateur se demande si "La vie ne serait (-elle) qu'un tableau peint par un fou", ajoutant qu'il "y a trop de désordre dans son art" avant de conclure que "Dieu est vieux et probablement sourd...Dieu a raté sa vie pour avoir créé de telles imbécilités" (37-38). Dans *Tu t'appelleras Tanga*, Beyala "portraiture le Créateur tel un Dieu oublieux et imparfait, proche en cela des êtres humains" (Asaah 165). Dans *La petite fille du reverbère*, la protagoniste-narratrice affirme que Dieu a choisi l'Afrique pour pleurer ses échecs. Selon elle, en Afrique, "Dieu et le diable se confondaient" (57). Un personnage, Tapoussière, déclare dans ce même texte:

Toi, Dieu puissant et inconnu, reste où tu es! Les choses du monde ne sont plus tes affaires, puisque tu es injuste (93).

Et pour promouvoir l'émergence de la femme (pour ne pas dire du sexe, chez Beyala), Irène Fofu déclare dans *Femme nue femme noire* que "...le sexe est plus doux que l'amour de Dieu" (42). C'est d'ailleurs de sexe qu'il est essentiellement question dans *Seul le diable le savait*: deux hommes sont esclaves sexuels d'une femme (Dame maman) qui se joue d'eux à sa guise, et devant eux. Megri, qui se morfond dans ses douleurs, parce qu'elle ne peut posséder (le sexe de) l'Etranger qui n'a de regard que pour d'autres femmes, même mariées. La Prêtresse goitrée (62) et l'Etranger (230-1) qui envoûtent la foule et engage, à tour de rôle, tout un village dans des orgies sexuelles, puis Laetitia et ses deux amants: le sexe constitue dans ce texte, comme dans la plupart des textes de Beyala, un

élément hautement dramatique, un projet ou un mobile narratif de premier ordre. Cette promotion de la femme (ou de son sexe) se fait incontestablement aux dépens de (l'image de) Dieu qui se trouve, chez Beyala, comme chez Kourouma, associé systématiquement "à l'erreur, à l'échec et au silence" (Asaah 165).

Dans *Seul le diable le savait*, on sort les dieux des cachettes, à l'occasion (87). Aux côtés des autres dieux, "vos saletés de dieux" (88), on ne croie plus au Dieu tout-puissant "qu'à demi" (92). Dieu est à l'image des hommes, "de même le diable est à son image"(94). Tout événement extraordinaire et positif est attribué non à Dieu, mais aux ancêtres (113). Pourquoi Dieu n'a-t-il pas mesuré toute la dimension du mal auquel l'homme ferait face dans sa vie, se demande un personnage (136). L'existence d'un Dieu omniscient et omnipotent est par conséquent "hypothétique" (144). L'abandon de Dieu implique l'émergence du surhomme, "L'homme est Dieu" (151), soutient Laetitia dans ce roman de Beyala. Désormais, par conséquent, "La justice est du domaine des hommes et non de celui des dieux" (188). Voilà le langage de Beyala et l'idée qu'elle nous propose de Dieu. Dans cette perspective, il ne reste plus à l'homme que ses préoccupations horizontales.

Carpe diem

Dans son poème intitulé "Mignone", Ronsard, après avoir traité la nature de 'marâtre', conseille à la mignone de cueillir sa jeunesse pendant qu'il est temps car, "comme à cette fleur, la vieillesse/Fera ternir votre beauté" (Odes I,17). L'on sait que Camus a fait du carpe diem son lot de consolation devant ce qu'il considère être l'incompréhension entre l'homme et le monde (ce qu'il appelle l'Absurde), promouvant la jouissance jusqu'au mépris de la bienséance; "...j'appelle imbécile celui qui a peur de jouir"(18), nous dit-il dans *Noces*. Et il ajoute:

Hors du soleil, des baisers et des parfums sauvages, tout nous paraît futile... Je laisse à d'autres l'ordre et la mesure (13)... Il ne me plait pas de croire que la mort ouvre sur une autre vie. Elle est pour moi une porte fermée (27). La notion d'enfer... n'est... qu'une aimable plaisanterie (42). Le monde est beau et hors de lui, point de salut (67).

Qu'il l'est empruntée chez Epicure ou chez Ronsard, la philosophie du carpe diem chez Camus est loin de son acception chez Ronsard tout au moins. Le carpe diem chez Ronsard ne se fait pas au mépris des mœurs et de la morale, comme chez Camus. Dans son poème intitulé "Il nous faut tous mourir", Ronsard présente Dieu dans son unicité et son omnipotence, seul maître à bord du navire qu'est le monde, et déplore l'attitude de ces humains qui feignent d'ignorer que l'homme est un être sans pouvoir, et que tout pouvoir appartient à Dieu. Ronsard nous dit:

Si les hommes pensaient à part eux quelques fois
Qu'ils nous faut tous mourir, et que même les Rois
Ne peuvent éviter de la mort la puissance,
Ils pendraient en leurs cœurs un peu de patience.

Beaucoup, ne sachant point qu'ils sont enfants de Dieu,

(V89-106)

Dans “Le chrétien face à la mort”, Ronsard va plus loin pour soutenir que le Bonheur ou le Malheur de l’homme est le résultat de son obéissance à, ou de sa rébellion contre Dieu. En évoquant dans ce poème les images du Christ, Ronsard nous fait comprendre que la soumission à Dieu conduit à la félicité éternelle, tant dis que le mépris des injonctions divines aboutit à la damnation éternelle. La jouissance au mépris des mœurs et de la morale sociales, chez Camus, est donc un ‘enrichissement’ du carpe diem ronsardien. Ahmadou Kourouma et Calyxthe Beyala sont plutôt partisans de Camus.

Quand Birahima dit dans *Allah n’est pas obligé* qu’ils n’avaient que leurs “kalach comme subsistance parce que Allah ne laisse pas vide une bouche qu’il a créée” (130), c’est non seulement associer Allah à la bêtise, c’est surtout nous faire comprendre qu’ils (Yacouba et lui et tous les rebelles) sont prêts à tuer, s’il le faut, pour se nourrir. Le kalach fonctionne ici comme une métonymie de l’objet pour ce qu’il produit. Mais l’on sait que le kalach produit non pas de la nourriture, mais la mort. Autrement dit, lorsqu’on a faim, la mort des autres ne signifie pas grand chose; on peut tuer pour survivre. Yacouba s’engage d’ailleurs au front de guerre pour arnaquer, manipuler, mentir, vendre des illusions (les grigris) pour s’enrichir (38-42). Birahima s’émerveille à son départ pour le Liberia:

Là-bas, les enfants de la rue comme moi devenaient des enfants-soldats...
Les small-soldiers avaient tout et tout. Ils avaient des kalachnikov. Avec
les kalachnikov, les enfants-soldats avaient...de l’argent, même des dollars
américains. Ils avaient des chaussures, des gallons, des radios, des casquettes,
et même des voitures (43-4).

Le départ pour le Liberia et la Sierra Leone est motivé par deux grands enjeux: la quête de la tante (Birahima) et la quête du trésor (Yacouba). Très vite, les deux quêtes fusionnent pour n’en former qu’une seule: la quête pour la survie. Que ce soit Papa le bon, le premier recruteur de Yacouba et de Birahima, du Général Baclay ou de Prince Johnson, le narrateur nous fait comprendre que tous ces chefs de guerre n’avaient pour seul souci que de contrôler les différents sites miniers des deux pays et de s’enrichir. Tous sont à la recherche du bonheur, et à tout prix. Après un massacre d’enfants-soldats par un groupe de bandits dans une mine d’or exploitée par des Libanais, sous la protection d’un chef de guerre, Birahima nous dit:

Onika Baclay s’est rendue sur place...Elle n’a pas pu retenir ses larmes...
Des larmes de crocodile! Ca ne pleurait pas sur les cadavres, mais sur ce
que ça risquait de lui faire perdre. La politique d’Onika, c’était la sécurité
des patrons associés. Sans patrons associés...pas d’exploitation des mines
et, par conséquent, pas de dollars (113).

Chez Kourouma, il n’est question que de bouche et de dollars. Une phrase revient d’ailleurs comme un leit motiv dans ce roman: “Allah dans son immense bonté ne laisse jamais vide une bouche qu’il a créée” (41, 43, 44, 48, 61, 88, 94, 130) Image consciente ou pas, on ne nourrit pas une bouche vide, on la remplit, puisqu’elle est vide, ce qui est animalesque.

Calyxthe Beyala, quant à elle, semble avoir fait du sexe son projet narratif majeure, son cheval de bataille (contre les hommes). Outre les propos blasphématoires et irreligieux qui constituent ses ingrédients favoris (Asaah 159), Beyala assaisonne son oeuvre de termes et de scènes ou l'indécence se dispute la vedette avec l'amoralité. Le carpe diem chez elle est essentiellement affaire de sexe comme si l'homme, libéré de toute morale divine, n'avait plus que le sexe comme bouée de sauvetage. "L'écriture de Calyxthe Beyala frappe surtout par son caractère éminemment licencieux" (Ndongo 27).

Dans *C'est le soleil qui m'a brûlée*, Ateba Léocadie se demande ce qu'attend l'homme de la femme sinon de ne pas bouger et de baiser (57). Et malgré ce constat qui aurait pu orienter autrement son 'féminisme', elle finit par ne faire valoir que son sexe. Dans *Seul le diable le savait*, les images les plus frappantes sont celles de Dame maman et ses deux 'étalons' (ses deux maris) qui rodent dociles autour d'elle tels des enfants bien éduqués; Megri qui, après avoir séduit et couché avec l'Etranger, cède allègrement à d'autres amants; Laetitia et ses deux amants, mais surtout les deux orgies sexuelles publiques organisées par la Prêtresse goitrée et par l'Etranger (62-230). On est en plein dans un bordel. Devant la dernière scène orgiaque, Megri se demande ce que l'Etranger attend d'elle, "sinon déchirer mon sexe et m'arracher des spasmes de plaisir" (234). Mohja Kahf définit de tels êtres comme de simples "Wantons bed-hop (and) rebellious renegates"(176-177) [putains instables (et) renégats rebelles- Notre trad.].

Dans *Femme nue femme noire*, la nudité de la femme noire n'est pas ici une métaphore, c'est une réalité physique. Nous vivons dans ce texte une scène itérative où homosexualité (y compris le lesbianisme) et hétérosexualité sont allègrement pratiquées par un groupe de gais lurons (hommes et femmes) sous le commandement d'une femme, enfermés dans une maison pendant des jours. Est-ce (toujours) cela la littérature [entendue comme l'usage du matériau verbal pour un but esthétique et subsidiairement utilitaire]? Est-ce cela la littérature africaine? Est-ce ainsi que Beyala conçoit le devenir de l'Afrique à partir de son exil européen? La littérature peut aussi prospecter l'avenir.

On va ainsi, chez Kourouma et chez Beyala, de la satisfaction du ventre à la satisfaction du bas-ventre, ce que Sony Labou Tansi appelle "Bonheur de tétard (38). Certes, on a le droit, je dirais même le devoir d'être heureux. Mais ce bonheur ne saurait se faire au prix de la bienséance et de l'ethos. L'image de Dieu chez ces deux auteurs est associée à la déchéance, à l'erreur et à tout ce qui est humain. Lorsqu'un auteur comme l'Américain Dan Brown se demande: "What if God was wrong?"(81), c'est, pour moi, oublier non seulement que son lectorat va (ou peut aller) au-delà de sa famille restreinte, mais surtout qu'il est un communicateur, et que ses propos pourraient constituer, pour une partie de ses lecteurs, une insulte. Ce qui est sûr, c'est que Allah nous dit qu'il est juste (dans ses comptes) et qu'il (s') est obligé à respecter son engagement envers l'homme. Ce qui est sûr encore, c'est que le diable ne peut pas 'le savoir seul', parce que les attributs d'omniscience et d'omnipotence sont divins et non sataniques.

Conclusion

En l'absence de Dieu, il reste chez Kourouma les fétiches, les mânes des ancêtres et le ventre (les dollars). Chez Beyala, il reste les dieux, les fétiches, la sorcellerie et le bas-ventre. Dieu peut-il tourner injustement le dos à l'homme comme le prétendent Kourouma et Beyala? Le livre d'Isaïe (59) soutient, dans la Bible:

Non, la main de Yahvé n'est pas trop courte pour sauver, ni son oreille trop dure pour entendre/Mais ce sont vos fautes qui ont creusé un abîme entre vous et votre Dieu/ Vos péchés ont fait qu'il vous cache sa face/ et refuse de vous entendre/ Car vos mains sont souillées par le sang, et vos doigts par le crime (1-3).

Allah ajoute dans le Quran:

Allah prescrit la justice, la bienveillance et l'assistance charitable... Il proscrit la turpitude, l'impudence et l'agressivité (16:90). Que l'on se rassure. Notre compte est juste (21:47). En vérité, ce sont les injustes qui subiront un chatiment douloureux (42:21).

Le Quran soutient en plus que "quiconque prendra satan comme compagnon aura le plus sinistre des compagnons"(4:38), qu'"Allah ne sévit jamais injustement contre les hommes; ce sont en fait les hommes qui sont injustes envers eux-mêmes"(10:44). Quelles injonctions divines observe-t-on dans ces textes de Kourouma et de Beyala avant de conclure, déçu, que Dieu est injuste ou que " Dieu ...n'existe pas"(Camus 56)? A aucun moment il n'est question d'esprit ou de soumission à Dieu, mais seulement de jouissance physique, de bouche et de sexe. Dieu et ses commandements sont des vœux pieux et l'homme est esclave du "bewegung" (ambiance, jouissance, en Allemand).

Ni la vision chrétienne, ni la vision musulmane du monde ne projette l'homme malheureux dans le monde. Le bonheur, physique et spirituel, est d'ailleurs un devoir chez le chrétien comme chez le musulman. On peut donc s'indigner devant la vision décadente et dégradante qui se dégage des textes de Kourouma et de Beyala comme si le seul salut de l'homme, 'délaissé' par Dieu, était de "(miser) sur la chair"(Camus 34) mais en sachant qu'on a d'avance perdu. Le lecteur a le droit de porter un jugement sur la valeur éthique d'un texte: si je peux m'extasier ou m'indigner devant un mets bien fait ou mal fait, pourquoi ne puis-je m'extasier ou m'indigner devant un texte 'bien fait ou 'mal fait'? De surcroît quand ce texte tourne en dérision les valeurs qui sous-tendent l'existence? Le critique devrait aller au-delà du rôle simpliste d'amplificateur ou de caisse de résonance du texte pour s'appesantir sur l'éthos ou la catharsis qui devraient guider l'écrivain dans son entreprise poétique. L'écrivain doit travailler à faire 'retourner' la règle de bienséance dans le giron littéraire d'où elle a été 'expulsée manu qalami par des écrivains à sensation. La laïcité ne peut se faire aux dépens de ces sésames qui font le savoir vivre.

Notes:

- 1- Cette citation est extraite de ‘Vigile de l’esprit’ du philosophe Alain. Notes de cours de Philosophie de la classe de Terminale, Lycée d’Edéa, 1987.
- 2- Cette définition est tirée du *Petit Larousse illustré*, 1984.
- 3- Le *Petit Larousse illustré*, Op. Cit.
- 4- La chaîne actantielle proposée par A.G. Greimas est structurée comme suit:
Destinateur----->Objet----->Destinataire
Adjuvant----->Sujet<-----Opposant.

Références

- Ahmad, Kurshid. *Towards understanding Islam*. Nairobi: The Islamic foundation, 2004.
- Aroga, J.D. "Les fondements de la pensée africaine traditionnelle". *The French Review*, 72,2, 1997.
- Asaah, H.A. "Calyxthe Beyala ou le discours blasphématoire au propre." *Cahier d'Etudes Africaines*. No 186, 2006, 157-168.
- Beyala, Calyxthe. *C'est le soleil qui m'a brûlée*. Paris: Albin Michel, 1987.
- *Tu t'appelleras Tanga*. Paris: Stock, 1988.
- *Seul le diable le savait*. Paris: Belfond Le Pré aux Clercs, 1990.
- *La petite fille du reverbère*. Paris: Albin Michel, 1998.
- *Femme nue femme noire*. Paris: Albin Michel, 2003.
- Brown, Dan. *Inferno*. New York: Doubleday, 2013.
- Camus, Albert. *Noces*. Paris: Gallimard, 1959.
- Degrand, Martin. "Le mythe et les genres littéraires: aspects théoriques". *Folia electronic classica*, t.19, 1, Janvier-Juin 2010. Lien. <<http://bcs.fltr.ud.ac.be/FE/19/TM19.html>>. Consulté le 03 Aout 2015.
- Hamon, Phillipe. "Pour un statut sémiologique du personnage". *Poétique du récit*. Paris: Seuil, 1977.
- Kahf, Mohja. *Western representation of the Muslim woman: from Termagant to Odalisque*. Texas: University of Texas Press, 1999.
- Kourouma, Ahmadou. *Allah n'est pas obligé*. Paris: Seuil, 2000.
- *Quand on refuse on dit non*. Paris: Seuil, 2004.
- La Bible de Jérusalem*. Rome: Les éditions du Cerf, 2002.
- Labou Tansi, Sony. *L'Anté-peuple*. Paris: Seuil, 1983.
- Le Noble Coran*. www.qurancomplex.org
- Levis-Strauss, Claude. *L'origine des manières de table*. Paris: Plon, 1968.

-Moujahid, Abdul Malik. *Les types de monothéisme*. Riyadh: Daroussalam, 2001.

-Ndongo, Kamdem Alphonse. “La représentation de la femme chez Mariama Ba et Calyxthe Beyala: entre religion et sécularité”. *International Journal of Humanities and Social Science Invention* (IJHSSI). No 10, Vol.2, October 2013.

-Ronsard, Pierre. (de). “Mignone”. OdesI,17. *Lagarde et Michard XVI^e siècle*, p.139.

--- “Il nous faut tous mourir”. *Lagarde et Michard*. Op.Cit. p. 147.

--- “Le chrétien devant la mort”. *Lagarde et Michard*. Op. Cit. p. 147-8.

-Towa, Marcien. Cité par Aroga J.D. “Les fondements de la pensée africaine traditionnelle”. Op. Cit.